

LA BASILIQUE PRIMATIALE

DE

SAINT-TROPHIME

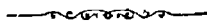


D'ARLES

PAR

Monsieur l'Abbé BERNARD

ARCHIPRÊTRE D'ARLES



AIX

IMPRIMERIE J. NICOT, RUE DU LOUVRE, 16

1888



LA BASILIQUE PRIMATIALE
DE
SAINT-TROPHIME
D'ARLES

INTRODUCTION

La basilique de Saint-Trophime, avec son portail et son cloître, est sans contredit un de nos monuments religieux les plus intéressants. Elle remonte aux premiers jours du christianisme, et, malgré ses nombreuses transformations, elle a toujours gardé, et garde encore, l'empreinte de tous les âges qu'elle a traversés.

Elle a été, dans ce dernier demi-siècle surtout, l'objet d'intelligentes et sérieuses études ; elle a été aussi décrite bien souvent dans tous ses détails ; mais si des travaux érudits satisfont les archéologues, si des descriptions suffisent à des visiteurs qui se contentent d'un coup d'œil rapide et superficiel, il faut quelque chose de plus à la pieuse curiosité de ceux qui voient dans cette vieille église le berceau de leur foi et le centre dix-huit fois séculaire de la vie religieuse de leur pays. Il ne leur suffit pas de savoir ce qu'elle est, ils veulent qu'on leur dise ce qu'elle fut ; ils veulent connaître dans tous ses détails l'histoire de sa longue existence, avec toutes ses alternatives de fêtes et de deuils, de gloires et d'humiliations. C'est la pensée de donner une satisfaction à de si légitimes désirs qui a inspiré ce travail.

Le plan en sera très simple : il consistera tout entier à dire par quelles transformations successives, elle est devenue ce qu'elle est et à rappeler de siècle en siècle les évènements divers qui se rattachent à son existence.

A peine fixé à Rome, saint Pierre se préoccupe des Gaules et de la Provence en particulier : par ses ordres sept évêques partent ; leur première station est à Arles ; saint Trophime s'y arrête ; Dieu bénit sa parole et, après avoir dédié un premier oratoire à la Mère de Dieu dans le cimetière des Alyscamps, il en dédie un autre à saint Etienne dans le palais du gouverneur devenu chrétien.

L'oratoire de Saint-Etienne devient une église et dans cette église, après les persécutions, Constantin-le-Grand vient prier, les évêques de l'univers entier se réunissent en concile sous la présidence de l'évêque d'Arles, saint Marin ; nos plus saints évêques s'y succèdent pendant deux cents ans, depuis saint Honorat jusqu'à saint Virgile. Ces premiers sanctuaires n'ont pas disparu tout entiers et sous le sol de l'église actuelle se trouvent des constructions romaines qui ont évidemment appartenu à l'Eglise, peut-être même à l'oratoire de Saint-Etienne.

Après les persécutions vinrent les invasions et, quand les invasions eurent cessé, quand les peuples nouveaux, les Francs, les Bourguignons, les Goths se furent fixés, saint Virgile bâtit une nouvelle basilique sur l'emplacement de l'ancienne et la dédia, comme la première, au premier martyr, saint Etienne. Cette église eut aussi ses jours de tristesses et ses jours de fêtes ; elle vit Arles sous la domination des Sarrasins, mais elle vit aussi Charles-Martel et Charlemagne, leurs vainqueurs ; on en voit encore les murs latéraux consacrés par saint Virgile au commencement du VII^e siècle.

Charlemagne mort, son vaste empire est démembré : Arles devient la capitale d'un royaume : le titre de *roi d'Arles* passe plus tard aux empereurs d'Allemagne qui ne le dédaignent

pas et se font couronner à Saint-Trophime. Vicaires de l'empire et voisins d'Avignon, les archevêques d'Arles ont une importance considérable au double point de vue politique et religieux ; ils en font bénéficier leur église. Après les terreurs de l'an 1000, on s'était mis partout à bâtir ou à restaurer des édifices religieux ; Arles prit une large part à ce mouvement. La basilique de Saint-Etienne prit le nom de *Saint-Trophime* quand les reliques de son premier apôtre y furent apportées du cimetière des Alyscamps, un riche portail décora sa façade, un cloître fut bâti pour ses chanoines et son ancienne abside fut remplacée par un chœur gothique. Montmajour voyait en même temps s'élever une autre basilique et un autre cloître et le Pape Calliste II consacrait dans la ville l'église de Saint-Julien. Ces grands travaux ne faisaient cependant pas négliger des intérêts d'un autre genre : le Pape Urbain II prêcha la croisade dans la basilique d'Arles et, comme à Clermont, on lui répondit par le cri : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Saint Vincent Ferrier prêcha sur les places publiques et on lui répondit par de nombreuses conversions. Les deux grandes familles religieuses du moyen âge, les Franciscains et les Dominicains, s'établirent à Arles, les premiers deux ans après la mort de saint François, les derniers dix ans après la mort de saint Dominique, et saint Jean de Matha vint lui-même y établir les Trinitaires.

Le XVII^e siècle devait aussi laisser son empreinte sur la basilique de Saint-Trophime et il le fit en introduisant une ornementation grecque dans une nef romane terminée par un chœur gothique. C'était le goût de ce siècle : Mgr de Grignan ne fit que s'y conformer : il ouvrit de grandes fenêtres dans la nef, mutila les piliers qui soutiennent la voûte et construisit des tribunes sur la grande porte, dans les transepts et les bas-côtés et, pour tous ces travaux qui avaient dégradé son église, il en fut appelé, dans son épitaphe, le magnifique restaurateur : *Hujus templi magnificus restaurator.*

Mais hélas ! la vieille basilique devait, un siècle plus tard, recevoir de bien plus sensibles outrages : la révolution la réduisit d'abord au rang de simple église paroissiale, elle la livra ensuite aux prêtres schismatiques, enfin elle inscrivit sur son fronton : *Temple de la Raison*. Lavée de ces profanations sacrilèges, elle ne fut ni moins sainte aux yeux de ses enfants, ni moins chère à leur cœur. Un demi-siècle après, les marches de son perron, les dalles de son pavé disaient éloquemment que l'affluence des fidèles n'avait pas cessé : des réparations furent demandées, on les accorda ; on fit mieux, on restaura le monument et ces travaux, dirigés par des hommes intelligents, ont ressuscité la basilique de Saint-Trophime en lui rendant son véritable caractère qu'elle avait perdu. Ce sera la dernière page de cette histoire : puisse-t-elle contribuer à faire connaître la basilique de Saint-Trophime aux étrangers ; puisse-t-elle la faire connaître et aimer davantage à ceux qui la connaissent et l'aiment déjà !



CHAPITRE I

Apostolicité de l'Eglise d'Arles

L'*Histoire de la basilique de Saint-Trophime* doit nécessairement être précédée de quelques mots sur la vie et la mission du saint Apôtre, son patron et son fondateur. Pour bien apprécier l'œuvre, il faut auparavant en connaître l'ouvrier; l'apostolicité d'ailleurs est un trop grand titre de gloire, pour que quelques pages, destinées à la constater, puissent paraître ici déplacées.

Jésus-Christ, dit Bossuet, avait prédit que son Evangile serait bientôt prêché par toute la terre : cette merveille devait arriver incontinent après sa mort, et il avait dit qu'après qu'on l'aurait élevé de terre, c'est-à-dire après qu'on l'aurait attaché à la croix, il attirerait à lui toutes choses. Ses Apôtres n'avaient pas encore achevé leur course, et saint Paul disait déjà aux Romains que leur foi était annoncée dans tout le monde. Il disait aux Colossiens que l'Evangile était ouï de toute créature qui était sous le ciel ; qu'il était prêché, qu'il fructifiait, qu'il croissait par tout l'univers. Une tradition constante nous apprend que saint Thomas le porta aux Indes, et les autres, en d'autres pays éloignés. Mais on n'a pas besoin des histoires pour confirmer cette vérité : l'effet parle, et on voit assez avec combien de raison saint Paul applique aux Apôtres ce passage du Psalmiste : *Leur voix s'est fait entendre par toute la terre et leur parole a été portée jusqu'aux extrémités du monde.* Sous leurs

disciples, il n'y avait presque plus de pays, si reculé et si inconnu, où l'Évangile n'eût pénétré (1).

Les Gaulois, nos pères, devaient être et furent des premiers à recevoir cette parole que les Apôtres avaient reçu la mission de faire entendre à l'univers entier. Ils avaient énergiquement défendu leur indépendance nationale et, pendant dix ans, ils avaient lutté, toujours avec gloire et quelquefois avec succès, contre les meilleures armées de Rome et son plus grand homme de guerre. Vaincus à la fin, ils avaient forcé l'univers entier, et leurs vainqueurs eux-mêmes, à admirer leur bravoure. César, dans l'intérêt de son ambition, avait voulu se les attacher : il décora leurs chefs du titre de sénateurs, accorda à leurs municipies le droit de cité, forma une légion presque exclusivement composée de Gaulois, et bâtit pour le peuple des cirques et des théâtres. Auguste, comme César, comprit l'importance de cette conquête : il visita plusieurs fois les Gaules : il affectionnait surtout Lyon, d'où il pouvait surveiller le pays tout entier. Lyon, pour lui montrer sa reconnaissance, lui éleva un monument au confluent de la Saône et du Rhône, et les représentants de trente cités gauloises assistèrent à son inauguration. Agrippa, son conseiller intime, fit ouvrir quatre grandes routes qui partaient d'une borne milliaire placée au milieu du Forum lyonnais, et se dirigeaient : l'une vers le Rhin, l'autre vers la Manche par Boulogne, la troisième vers l'Océan par le centre, la quatrième vers les Pyrénées par Arles et Narbonne. Une route traversait l'Italie, en passant par Milan, et mettait directement Lyon en communication avec Rome ; une autre, la voie aurélienne, sortait de Rome par la porte du Janicule, traversait l'Etrurie, longeait le littoral, arrivait à Marseille par Gênes,

(1) *Discours sur l'Histoire universelle*, II, Chap. XX.

Nice et Antibes et se divisait ensuite en plusieurs branches qui toutes, venaient se réunir à Arles.

La Gaule était donc une des provinces de l'Empire les plus importantes et les plus connues ; elle était aussi la plus voisine de l'Italie, et ses larges routes, qui la sillonnaient dans tous les sens, semblaient préparées par la Providence pour faire arriver plus rapidement l'Evangile à ses grandes villes, Lyon, Vienne, Narbonne, Toulouse, Marseille, Arles. Tout semblait inviter les Apôtres à la conquête de ces riches contrées, habitées par des peuples si généreux, et Arles, assise sur un grand fleuve, près de la mer, au point de jonction de toutes les grandes routes des Gaules, devait être une des premières à les recevoir. Aussi, n'existerait-il plus aucun document sur nos origines, que nous pourrions encore assurer que saint Pierre ne resta certainement pas vingt-cinq ans à Rome sans penser à nous.

Mais nos Eglises ne sont pas sans titres : elles ont religieusement gardé le souvenir de leur origine, le nom et le culte de leur fondateur et, jusqu'au XVII^e siècle, ce fut en France une tradition constante et universelle que la foi avait été apportée dans les Gaules dès le commencement, par les Apôtres eux-mêmes ou leurs disciples immédiats. Une contrée surtout se regardait comme privilégiée entre toutes, et c'était la Provence. Deux groupes d'ouvriers évangéliques lui avaient apporté la foi dès les premiers jours. Sept évêques, envoyés par saint Pierre même, étaient arrivés de Rome à Arles, sous la conduite de saint Trophime, et de là s'étaient ensuite dispersés dans les villes et les provinces qui leur avaient été assignées ; presque en même temps la famille de Béthanie, conduite par saint Maximin, abordait miraculeusement en Provence, donnait des apôtres à Aix, à Marseille, à Tarascon, à Avignon, et sanctifiait le désert de la Sainte-Baume et les plages de la Camargue par la présence de sainte Madeleine et des saintes Maries. En-

fin une nouvelle colonie d'apôtres arriva dans les Gaules quarante ans plus tard. Ces nouveaux missionnaires venaient aussi de Rome comme les premiers. Ils avaient suivi la même route, sous la conduite de saint Denis, converti par saint Paul dans l'aréopage : ils arrivèrent tous à Arles et s'y partagèrent les pays qu'ils devaient évangéliser. Arles a toujours regardé saint Denis comme son second évêque et a inscrit son nom dans ses diptyques immédiatement après celui de saint Trophime ; elle ne le retint cependant pas longtemps ; après un séjour de deux ans, il se donna pour successeur saint Regulus, un de ses compagnons, et continua sa route vers Paris.

Telles étaient nos traditions, et ces traditions, gravées ou sculptées sur nos monuments, consacrées par la liturgie, mêlées intimément à tous les détails de notre vie religieuse, avaient pour tous les caractères et la valeur de vérités historiques.

Au XVII^e siècle, un changement se fit dans les idées : ce fut une réaction complète contre les institutions, les idées, le goût du moyen âge ; et, comme, pour certains esprits, aujourd'hui tout date de 1789, tout commençait alors à la renaissance. Les âges de foi si ardente et de si grande activité morale et intellectuelle qui avaient produit Charlemagne, saint Bernard, saint Louis, saint Thomas, Jeanne d'Arc ; qui avaient fait les Croisades, créé nos universités, bâti nos cathédrales, étaient dédaigneusement regardés comme des temps de barbarie et d'ignorance, et tout ce qu'ils avaient produit était suspect ou méprisé. Le culte de la forme faisait préférer les écrivains de la Grèce et de Rome à nos grands docteurs, et les coups portés par la réforme à la tradition amoindrissaient singulièrement le respect de nos origines. L'entraînement était général, et les meilleurs esprits, les plus hautes intelligences ne savaient pas toujours y résister. On sait comment Bossuet apprécia le rôle de la Papauté à la tête de l'Europe chrétienne du moyen âge, et Fénelon ne sut voir

qu'un *vain raffinement* dans l'architecture gothique de nos églises.

Au nom de la critique historique, une école d'érudits attaqua toutes nos traditions : elle avait à sa tête Launoy, le fameux *dénicheur de saints*, et ses premiers coups furent dirigés contre nos saints de Provence. L'arrivée de saint Maximin et de la famille de Béthanie fut regardée comme une simple légende sans autre fondement qu'une piété naïve et crédule ; la mission des sept évêques, sous la conduite de saint Trophime, celle de saint Denis et de ses compagnons furent rejetées sous l'empire de Dèce, au milieu du III^e siècle.

Launoy réussit au delà de ses espérances : nos traditions furent mal défendues ou ne le furent pas du tout ; on ne s'était pas assez rendu compte des fondements sur lesquels elles reposaient ; on ne sut pas trouver une réponse nette et prompte pour les venger. L'opinion de Launoy prévalut généralement et tous ceux qui, depuis le milieu du XVII^e siècle, eurent à parler de nos origines chrétiennes, suivirent ce courant d'idées. La question parut définitivement jugée et, croyant faire preuve de critique et de goût, on s'empressa presque partout de corriger dans ce sens les légendes du Bréviaire. L'exemple de Rome aurait cependant dû faire réfléchir, car là aussi on se préoccupait des exigences de la critique. Deux fois, en trente ans, par ordre de Clément VIII d'abord, et d'Urbain VIII ensuite, le Bréviaire fut soumis au plus minutieux examen. Des hommes, dont l'érudition valait bien celle de Launoy, Baronius, Bellarmin, d'Ossat, Tolet, Duperron, furent chargés de ce travail. On remonta aux sources, on interrogea les anciens manuscrits, et la nouvelle rédaction maintint l'apostolicité de nos Eglises. L'Eglise d'Arles fut heureusement inspirée et suivit l'exemple de Rome. Ses offices propres furent revus une première fois en 1612, par ordre de Mgr du Laurens, et une seconde fois en 1655, par ordre de

Mgr de Grignan, et saint Trophime continua toujours d'être présenté dans sa légende et salué dans ses hymnes comme disciple de Notre-Seigneur, et envoyé des Apôtres saint Pierre et saint Paul :

Hic, unus ex discipulis
Christi-Jesu egregiis,
Secutus est vestigia
Petri et Pauli sanctissima.

Arelatensi populo,
Petro jubente apostolo,
Christi prædicat gratiam,
Calcans idololatriam.

Les études historiques ont pris dans ces derniers temps un caractère nouveau : on s'est généralement tracé un cadre plus restreint et on s'y est livré à de patientes et sérieuses investigations : nos traditions religieuses en ont profité, et la nouvelle réaction qui s'est faite a été entièrement en leur faveur. C'est à un enfant de la Provence que revient l'honneur d'en avoir donné le premier signal. Grâce aux travaux de M. Faillon, grâce aux études et aux recherches qu'il a provoquées et encouragées, l'apostolat de saint Trophime est aujourd'hui un des faits historiques les mieux prouvés : il suffira de résumer ces divers écrits pour nous en convaincre.

Launoy opposait à nos traditions un nom doublement vénéré, celui de saint Grégoire de Tours, un grand historien et un saint évêque, et le texte qu'il lui empruntait ne paraissait pouvoir laisser aucun doute. Sous l'empire de Dèce, dit l'historien des Francs, sept évêques furent ordonnés et envoyés dans les Gaules pour y prêcher la foi, ainsi que le raconte l'histoire du *Martyre de saint Saturnin*, car elle dit : « Sous le consulat de Dèce et de Gratus, comme on s'en souvient par une tradition fidèle, la ville de Toulouse eut Saturnin pour son premier évêque. *Sub Decio et Grato consulibus, sicut fidei recordatione retinetur, primum ac summum Tolosana civitas sanctum Saturninum habere coeperat sacerdotem.* » Furent donc envoyés comme évêques : Gatien à

Tours, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Denis à Paris, Austremoine chez les Arvernes, et Martial à Limoges (1).

Toute l'importance de ce texte est dans sa date : la mission des sept évêques a eu lieu sous le règne de Dèce, par conséquent, conclut Launoy, de 249 à 251. Mais cette date n'avait, dans la pensée de saint Grégoire, ni la valeur ni le sens qu'on veut lui donner. Tout le monde sait, en effet, combien le grand historien des Francs est un guide peu sûr quand il s'agit de la chronologie. Il avait à parler de l'établissement du christianisme dans les Gaules et, pour composer son récit, il pouvait consulter les actes de saint Ursin, de Bourges, et ceux de saint Saturnin, de Toulouse ; il prit dans les premiers les noms des sept évêques missionnaires ; il aurait pu y prendre aussi la date de leur mission, puisqu'ils disent que saint Ursin fut envoyé de Rome par les saints Apôtres Pierre et Paul, avec plusieurs compagnons ; mais sachant que saint Denis, d'après ses actes, n'est venu à Paris que sous les successeurs des Apôtres, il a préféré s'en rapporter, pour ce point, aux actes de saint Saturnin, qui placent l'arrivée de ce premier évêque de Toulouse, sous le consulat de Dèce et de Gratus. En agissant ainsi, cependant, il ne crut pas retarder cette mission jusqu'au milieu du III^e siècle, car il fait de Dèce le successeur immédiat d'Antonin-le-Pieux, sans se douter qu'un siècle entier les sépare : il ne dit rien ni de Marc-Aurèle, ni de Commode, ni d'Alexandre-Sévère, ni de douze autres empereurs qui se sont succédé dans l'intervalle de ces deux règnes, de 161 à 250. On peut supposer même qu'il n'avait pas une idée plus exacte sur la date du règne d'Antonin, puisque de Claude à Dèce, de 54 à 250, il ne compte que six empereurs au lieu de vingt-huit, et qu'il fait de Dio-

(1) *Hist. Franc.*, lib. I, cap. XXVIII.

clétien le trente-troisième successeur d'Auguste, tandis qu'il n'en est que le soixante-dix-huitième.

Dans ces conditions, il est évident que le nom de saint Grégoire ne peut pas ajouter une bien grande autorité aux actes de saint Saturnin qu'il a préférés, pour fixer une date, à ceux de saint Denis et de saint Ursin ; on peut même ajouter qu'il ne les a lus que dans une copie altérée, et par conséquent sans valeur.

Vers 1798, en effet, deux érudits découvrirent, dans la bibliothèque Riccardi, à Florence, un volume portant pour titre : *Sanctoralis et Passionalis* ; il contenait la vie de saint Saturnin, parfaitement conforme aux actes publiés comme sincères par dom Ruinart et, avant lui, par Surius, avec cette différence notable pour l'objet qui nous occupe, que l'arrivée de saint Saturnin à Toulouse qui, selon la leçon donnée par dom Ruinart, d'après un grand nombre de manuscrits, se rapporte au consulat de Dèce et de Gratus, selon le manuscrit de la bibliothèque Riccardi, doit se rapporter à l'empire de Claude. Ce manuscrit a été copié au X^e siècle, sur un original plus ancien, et il est incontestable que cet original était antérieur au V^e siècle, ou au moins qu'il avait été composé dans les premières années de ce siècle (1).

Le texte authentique serait donc celui-ci ;

Claudio, qui Caio vita defuncto subrogatus, imperium romanæ reipublicæ obtinendo ministrabat, sicut fideli relatione retinetur, primum et summum Christi Tolosana civitas sanctum Saturninum habere cæperat sacerdotem.

« Sous Claude, successeur de Caius Caligula, dans le gouvernement de la république romaine, la ville de Toulouse eut pour premier évêque saint Saturnin. »

(1) *Histoire de l'Eglise du Mans*, par D. PIOLIN.

Et toutes les attaques de Launoy n'avaient eu, par conséquent, pour bases, que l'incertitude chronologique de saint Grégoire et l'erreur d'un copiste inexpérimenté.

Le manuscrit de Florence n'est pas le seul à donner cette date à la mission des sept évêques dans les Gaules. Les plus anciens monuments de l'Eglise de France s'accordent à la placer sous le règne de Claude et à l'attribuer à saint Pierre lui-même.

En 1848, pendant qu'on imprimait ses *Monuments inédits*, M. Faillon trouva, dans un manuscrit de la bibliothèque du roi, un monument précieux pour la question de l'apostolat de saint Trophime qui faisait l'objet d'un appendice à son *Commentaire historique sur la Vie de sainte Marthe et de sainte Madeleine, de Raban-Maur*. Ce manuscrit a appartenu autrefois à l'Eglise d'Arles, et a servi à Saxi pour composer son *Pontificium arelatense*. Il contient les titres relatifs à la primatie de ce siège fondée sur l'apostolat de saint Trophime, envoyé par saint Pierre. On y lit, par ordre chronologique, toutes les lettres relatives à cet objet, depuis le pape saint Zozime, jusqu'à saint Grégoire-le-Grand. L'écriture en est du XI^e siècle ; mais ce n'est qu'une copie, et le texte original est de la fin du VI^e siècle. Le recueil primitif, en effet, se terminait par les lettres du pape Pélage à Sapaudus, évêque d'Arles, mort en 586, et c'est là, avant les lettres de saint Grégoire à saint Virgile, ajoutées par une autre main, que se trouve un document d'une grande importance pour nos origines, sur la mission des sept évêques dans les Gaules. Il a pour titre : « Des sept Evêques envoyés par saint Pierre, dans les Gaules, pour y prêcher la foi : *De septem viris a B. Petro in Gallias ad prædicandum missis.* » En voici le texte :

« Sous Claude, l'apôtre saint Pierre envoya dans les Gaules,

pour y prêcher la foi de la Trinité aux Gentils, quelques disciples auxquels il assigna des villes particulières; ce furent: Trophime, Paul, Martial, Austremoine, Gatien, Saturnin et Valère, enfin plusieurs autres que le bienheureux Apôtre leur avait désignés pour compagnons : *Sub Claudio, Petrus apostolus quosdam discipulos misit in Gallias ad prædicandum gentibus fidem Trinitatis, quos discipulos singulis urbibus delegavit. Fuerunt hi: Trophimus, Paulus, Martialis, Austremonius, Gatianus, Saturninus, Valerius et plures alii qui comites a beato Apostolo illis prædestinati fuerunt (1) »*

Dans la même bibliothèque où M. Faillon avait trouvé ce manuscrit, un autre prêtre érudit, du diocèse de Limoges, M. Arbellot, trouva, quelques années plus tard, la légende de saint Austremoine, qui apporta une nouvelle preuve à nos traditions. Elle est de saint Priest, évêque de Clermont, mort en 674, et elle débute ainsi :

« Après la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur et la descente du Saint-Esprit, saint Pierre, prince des Apôtres, qui tenait la place de Jésus-Christ, appela les disciples et, avec humilité et douceur, il leur recommanda de se souvenir des préceptes du Seigneur, et de ne pas rester des ouvriers oisifs ; ensuite, il les bénit en son nom et au nom de tous les Apôtres, les éleva à la sublime dignité d'évêques, et les envoya prêcher aux villes qu'il leur désigna. Voici les noms de ces Apôtres et de ces villes : Gatien fut envoyé à Tours, Trophime à Arles, Paul à Narbonne, Saturnin à Toulouse, Martial à Limoges ; le grand saint Austremoine eut l'Auvergne en partage. La récompense de leur mérite varia : seuls, Austremoine et Saturnin parvinrent à la couronne de l'éternelle félicité, avec la palme du martyre. Gatien, Trophime, Paul et Martial, répan-

(.) *Monuments inédits*, II, p. 375.

dant partout la semence de la parole de Dieu et vivant dans une parfaite sainteté, eurent part à la même béatitude, sans avoir terminé leur carrière en ce monde par le martyre (1). »

Parmi les disciples que saint Pierre avait adjoints à saint Austremon, était saint Ursin, qui devint l'Apôtre et le premier évêque de Bourges. Les actes en étaient depuis longtemps perdus. M. Faillon les a retrouvés dans un vieux manuscrit de l'ancienne abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et les a publiés dans ses *Monuments inédits* : ils remontent à la fin du V^e ou au commencement du VI^e siècle, et racontent ainsi la mission de saint Ursin et des sept évêques :

« Saint Ursin, un des soixante et douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fut le premier évêque de la ville de Bourges. Il fut envoyé de Rome par les saints Apôtres pour semer le bon grain de l'Evangile dans les Gaules. Il apporta avec lui du précieux sang d'Etienne, le premier martyr de Jésus-Christ, et eut pour compagnons saint Denis de Paris, saint Saturnin de Toulouse, saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne..... saint Austremon d'Auvergne et saint Gatien, évêque (2). »

C'est par erreur que le nom de saint Denis se trouve mêlé dans ce premier groupe de missionnaires ; il n'est venu que plus tard. Entre saint Paul de Narbonne et saint Austremon d'Auvergne, il y avait un autre nom : le vieux manuscrit porte des traces de rature, c'est le nom de saint Martial de Limoges qui a été enlevé. Jaloux de réserver à saint Martial seul, le titre d'Apôtre, les évêques d'Aquitaine, dans un concile tenu à Limoges, en 1031, prétendirent que, seul, parmi les premiers évêques des Gaules, il avait été du nombre des soixante et douze disciples, et

(1) *Vie de saint Austremon*, Ch. I et II.

(2) *Monuments inédits*, T. II, p. 423.

que seul, par conséquent, il avait reçu directement de Notre-Seigneur le pouvoir de prêcher. Les actes et l'office de saint Ursin furent modifiés dans le sens des décisions de ce concile. Le nom de saint Martial fut retranché de la liste des sept évêques, et il fut dit, dans l'office de saint Ursin, qu'il n'était venu à Bourges qu'après la mort de saint Pierre, et n'avait reçu sa mission que de saint Clément.

On trouverait dans les anciens actes bien d'autres traces et souvenirs encore de la mission de saint Trophime et des sept évêques, mais si on veut entourer ce fait de plus nombreux témoignages, il vaut mieux les demander aux traditions des églises qui y sont plus étrangères ou moins directement intéressées.

Au commencement du IX^e siècle, un archevêque de Mayence, Raban-Maur, écrivit la vie de sainte Madeleine et de sainte Marthe et, avec la famille amie de Notre-Seigneur, il fait aborder en Provence tous les premiers apôtres des Gaules : saint Trophime, saint Paul, saint Saturnin, saint Martial, saint Valère. Sur le point de quitter l'Orient pour aller à Rome, dit-il, saint Pierre désigna des prédicateurs de l'Evangile pour les pays de l'Occident où il ne pouvait se rendre en personne et il les choisit parmi les plus illustres fidèles et les plus anciens disciples du Sauveur... Ils prirent ensemble leur route vers les pays d'Occident et abordèrent heureusement, non loin de Marseille, dans l'endroit où le Rhône se jette dans la mer des Gaules. Là, après avoir invoqué Dieu, ils partagèrent entre eux les provinces du pays où le Saint-Esprit les avait poussés. Le saint évêque Maximin eut en partage la ville d'Aix, Narbonne échut à Paul, Trèves à Valère, Arles à Trophime, Limoges à Martial, Toulouse à Saturnin (1). Evidemment Raban-Maur se trompe

(1) *Monuments inédits*, II, p. 538.

en faisant arriver saint Trophime en Provence avec la famille de Béthanie ; il se trompe aussi lorsque, avec les Apôtres du I^{er} siècle, il en nomme d'autres, comme saint Irénée, qui ne sont venus que plus tard ; mais, malgré ces inexactitudes, ce témoignage venu d'Allemagne, n'en a pas moins son prix.

Deux autres écrivains du même siècle, saint Adon, archevêque de Vienne, et Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés, dans leurs martyrologes, font de saint Trophime un disciple des apôtres saint Pierre et saint Paul. Usuard dit, au 29 décembre : « *Fête de saint Trophime dont parle saint Paul dans son épître à Timothée : ordonné évêque par le même Apôtre il fut envoyé à Arles pour y prêcher le premier l'Evangile.* » Et saint Adon, sachant bien que les privilèges de l'Eglise d'Arles reposaient surtout sur la mission de saint Trophime, a écrit pourtant dans son martyrologe : *A Arles, fête de saint Trophime, disciple des apôtres Pierre et Paul.* Ce témoignage, venu de Vienne et d'un évêque jaloux des droits de son Eglise, a un prix tout particulier.

Les prétentions d'un des prédécesseurs de saint Adon avaient motivé, quelques siècles avant, un témoignage encore plus précieux. Saint Zozime, en 417, reconnaissant les droits anciens de l'Eglise d'Arles, établissait dans plusieurs lettres aux évêques des Gaules, que le Saint-Siège avait envoyé saint Trophime à Arles dès le commencement, et que c'était de cette source que toutes les Gaules avaient reçu la foi, que pour cela saint Trophime avait reçu certains droits de suprématie et que ces privilèges étaient restés attachés au siège d'Arles, comme le prouvaient de nombreux documents et le témoignage d'un grand nombre d'évêques (1).

Quelques années plus tard, en 450, dix-sept évêques de la pro-

(1) S. ZOZIME, *Epist.* I et VI.

vince d'Arles, réunis en concile, adressèrent à saint Léon-le-Grand, une lettre synodale où ils disaient : Toutes les Gaules le savent, et la sainte Eglise romaine elle-même ne l'ignore pas ; la ville d'Arles a eu le privilège de recevoir, la première dans nos contrées, un évêque envoyé par le bienheureux apôtre Pierre : ce fut saint Trophime, et c'est de cette source que la foi s'est répandue ensuite peu à peu dans les autres provinces... L'Eglise d'Arles a toujours eu une prééminence légitime et incontestée, parce qu'elle a reçu de saint Trophime les prémices de la foi dans les Gaules et qu'elle a répandu ensuite autour d'elle ce don divin... Les prédécesseurs de votre Sainteté ont confirmé par leurs décrets ces privilèges qu'une vieille tradition reconnaissait à cette Eglise. L'Eglise romaine, à cause du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, a le premier rang entre toutes les Eglises du monde entier ; par une raison semblable, l'Eglise d'Arles, qui a reçu des Apôtres mêmes, saint Trophime pour premier évêque, a la suprématie sur les autres Eglises des Gaules (1).

Ces témoignages suffisent amplement pour établir l'apostolicité de l'Eglise d'Arles, et permettent de répéter encore ce que dix-sept évêques écrivaient à saint Léon : Tout le monde sait que, la première dans les Gaules, la ville d'Arles a reçu un évêque, saint Trophime, envoyé par l'apôtre saint Pierre : *Omnibus notum est quod, prima intra Gallias, arelatensis civitas missum a Beatissimo Petro Apostolo S. Trophimum habere meruit sacerdotem.*

(1) *Epist. xvii. Episcop. ad Leonem.*

CHAPITRE II

Saint Trophime

Saint Trophime est nommé deux fois dans les *Actes des Apôtres* et une fois dans la seconde Epître de saint Paul à Timothée ; ces trois textes feront le cadre de son histoire ; la tradition et nos monuments locaux surtout en fourniront les détails.

Saint Trophime, ainsi que son nom l'indique, était d'origine grecque ; et les *Actes des Apôtres*, en effet, disent qu'il était d'Ephèse.

La Grèce véritable, au moment de la prédication de l'Evangile, n'était plus à Corinthe, ni à Athènes, ni à Sparte : elle était dans l'Asie Mineure, à Sardes, à Smyrne, à Ephèse. Cette riche province, appelée *Grèce asiatique*, ne comptait pas moins de cinq cents villes florissantes et pouvait payer 60 millions à Rome sans cesser d'être encore la plus opulente de l'Empire. La mer qui la baignait était parsemée d'îles célèbres et puissantes, comme Rhodes, Samos, Chio et Lesbos, et son rivage, par une multitude de golfes et de ports, ouvrait à son commerce autant de sources de prospérité ; ses habitants enfin parlaient le grec dans son dialecte le plus harmonieux et le plus doux, et ils étaient regardés comme le peuple le plus spirituel et le plus poli.

Mais la richesse ordinairement est une source de corruption et les peuples qui n'ont à lutter contre aucune difficulté pour

vivre et pour être heureux, sont des peuples sans énergie. La Grèce asiatique en était un exemple : elle avait successivement salué, comme ses maîtres, le roi des rois, les généraux d'Alexandre et les proconsuls romains ; insensible aux nobles et grandes idées de patriotisme et de liberté, elle ne comprenait plus Léonidas et ses Spartiates, et ne se passionnait que pour les fêtes et les jeux. Superstitieuse et frivole elle eût été incapable d'écouter Socrate et Platon et se laissait séduire et tromper par des magiciens. Toutes les vertus antiques avaient disparu : *le vrai, le bien* étaient des mots vides de sens, elle ne comprenait et ne cherchait que les richesses et les plaisirs.

Tel était l'état de la Grèce asiatique au moment où saint Trophime naquit à Ephèse, et c'est dans ce milieu qu'il fut élevé. A peu près en même temps un autre enfant naissait dans une petite ville de la Judée et grandissait dans l'humble maison d'un ouvrier, et puis, trente ans plus tard, quand ils eurent grandi l'un et l'autre, Jésus enseignait et faisait des miracles, et Trophime, au nombre de ses disciples, l'écoutait et le suivait.

Les Grecs, écrivait Tacite vers la même époque, n'admirent que ce qui vient d'eux, *Græci sua tantum mirantur* (1), et Plin l'Ancien, faisant la même remarque, disait que les Grecs sont la race d'hommes la plus infatuée d'elle-même (2). Ils rejetaient avec un fier dédain tout ce qui leur venait de l'étranger et, pour eux, le juif était l'étranger le plus méprisé. Comment se fait-il donc que le Grec orgueilleux d'Ephèse soit devenu le disciple du Juif obscur de Nazareth ?

Un avocat d'Arles, Jean Gertoux, au commencement du XVII^e siècle, avait ramassé des matériaux pour écrire l'histoire de cette ville, et, dans un vieux bréviaire manuscrit qui avait au-

(1) *Annal.* II.

(2) *Hist. nat.* III, 5.

trefois appartenu à l'abbaye de Montmajour, il avait trouvé cette légende de saint Trophime : Sous le règne d'Hircan II, un habitant de la Judée eut quatre filles qu'il nomma Théognia, Théotrica, Emilia et Prisca. Théognia fut la mère de Gamaliel, Théotrica, la mère de saint Paul, et Emilia, la mère de saint Etienne. Le mari de Prisca était originaire d'Ephèse; elle habita cette ville après son mariage et elle y eut un fils qui fut saint Trophime. Plus tard, Gamaliel devint un des plus savants docteurs de la loi, et Etienne, Paul et Trophime, plus jeunes que lui, suivaient ensemble ses leçons. Mais en même temps un autre maître enseignait à Jérusalem et dans la Judée une autre doctrine bien plus élevée et plus sainte, c'était Jésus, de Nazareth; Etienne et Trophime le suivirent et furent mis l'un et l'autre au nombre de ses disciples.

L'autorité du manuscrit de Montmajour ne suffit évidemment pas pour faire admettre tous ces détails sur la famille de saint Trophime, et la critique a le devoir de se montrer plus exigeante. Cette légende d'ailleurs semble être en opposition avec les *Actes des Apôtres*. Il y est raconté en effet que saint Paul étant à Jérusalem, les Juifs d'Asie le virent dans le temple et soulevèrent tout le peuple en criant : Voici l'homme qui enseigne partout contre la nation, contre la loi et contre ce temple; et même il y a fait entrer des Gentils et il a profané ce saint lieu; car, ajoute l'auteur sacré, ils avaient vu dans la ville Trophime d'Ephèse avec Paul, et ils croyaient que Paul l'avait introduit dans le temple (1).

Quoi qu'il en soit de son origine et que ses parents aient été Juifs ou Gentils, saint Trophime paraît s'être attaché à Notre-Seigneur de bonne heure. Il avait pu en entendre parler par ces Juifs de l'Asie Mineure qui allaient fréquemment à Jérusalem

(1) *Act. Apost.* xvi. 27. 28, 29

pour assister aux grandes fêtes de leur religion. D'ailleurs la présence corporelle du Fils de Dieu sur la terre ne pouvait pas rester longtemps un secret pour le monde, et de bonne heure le bruit de ses prédications et de ses miracles se répandit, non seulement dans la Judée et la Galilée, mais encore dans l'Idumée, la Phénicie, la Syrie, et les peuples de ces contrées accouraient en foule pour le voir et l'entendre. Saint Jean raconte qu'à l'occasion des fêtes de Pâques, des Hellènes étant allés à Jérusalem pour prier, s'adressèrent à Philippe et lui dirent : Maître, nous voudrions bien voir Jésus (1). L'Evangile ne dit pas quelle réponse fut faite à cette demande, mais il est facile de la supposer. Saint Trophime a pu faire comme ces Hellènes, se faire présenter ou se présenter lui-même à Notre-Seigneur et obtenir l'insigne faveur non seulement de l'approcher et de l'entendre, mais de s'attacher à lui et de le suivre comme disciple.

Après l'Ascension, saint Trophime suivit tantôt saint Pierre, tantôt saint Paul dans leurs différentes courses apostoliques.

La deuxième année du règne de Claude, d'après saint Jérôme, c'est-à-dire vers l'an 44, saint Pierre fixa définitivement son siège dans la capitale du monde romain. Plusieurs de ses disciples l'y suivirent et, parmi eux, nos traditions nomment saint Trophime, saint Martial, saint Saturnin, saint Ursin, saint Front, et presque tous les premiers Apôtres des Gaules. Ce fut peu de temps après que la mission des sept Evêques eut lieu, et saint Trophime était à Arles déjà lorsque, quatorze ans après la mort de Notre-Seigneur, c'est-à-dire en 48, la famille de Béthanie débarqua miraculeusement sur la plage de la Camargue.

Presque tous ceux qui ont parlé de saint Trophime ont ré-

(1) S. JEAN, XII, 20.

pété que saint Paul l'avait laissé à Arles lorsqu'il se rendait en Espagne, et ils ont cru ainsi expliquer la présence du disciple auprès du maître dans les différentes circonstances où son nom est cité soit dans l'histoire, soit dans les écrits de saint Paul ; mais ils se sont trompés : il suffira de rappeler quelques dates pour le prouver.

Une sédition force saint Paul à quitter brusquement Ephèse ; il part pour la Macédoine accompagné de saint Trophime, vers la Pentecôte de 57. L'année suivante, il est à Jérusalem : les Juifs d'Asie soulèvent contre lui tout le peuple en l'accusant d'avoir introduit Trophime dans le temple. Arrêté, conduit à Césarée d'abord, à Rome ensuite, il reste deux ans en prison de 59 à 61. Rendu à la liberté il va porter l'Evangile en Espagne, comme il en avait énoncé le projet dans son épître aux Romains. Il repart de l'Espagne pour l'Orient, puis il revient à Rome, est de nouveau jeté en prison et couronne tous ses travaux par le martyre en 67. C'est pendant cette seconde captivité qu'il écrit à Timothée et lui dit qu'il a laissé Trophime malade à Milet.

Peut-on supposer que saint Trophime ne soit venu à Arles qu'après la mort de saint Pierre et de saint Paul ? Ce serait contre toutes nos traditions. N'est-il pas bien plus naturel de penser que saint Trophime est arrivé à Arles vers l'an 46 ; et qu'après dix ans d'apostolat il a éprouvé le besoin d'aller se retremper et s'éclairer peut-être auprès de saint Paul ? Le grand Apôtre était dans l'Asie Mineure, et pour des hommes qui avaient reçu la mission d'enseigner l'univers entier, le voyage d'Arles à Ephèse n'était pas si long. Les événements auxquels il fut mêlé le conduisirent peut-être plus loin et le retinrent plus longtemps qu'il ne l'avait prévu. Il en profita pour voir saint Pierre à Rome, et quand saint Paul partit pour l'Espagne il l'accompagna jusqu'à Arles. Il se joignit encore à lui à son retour et